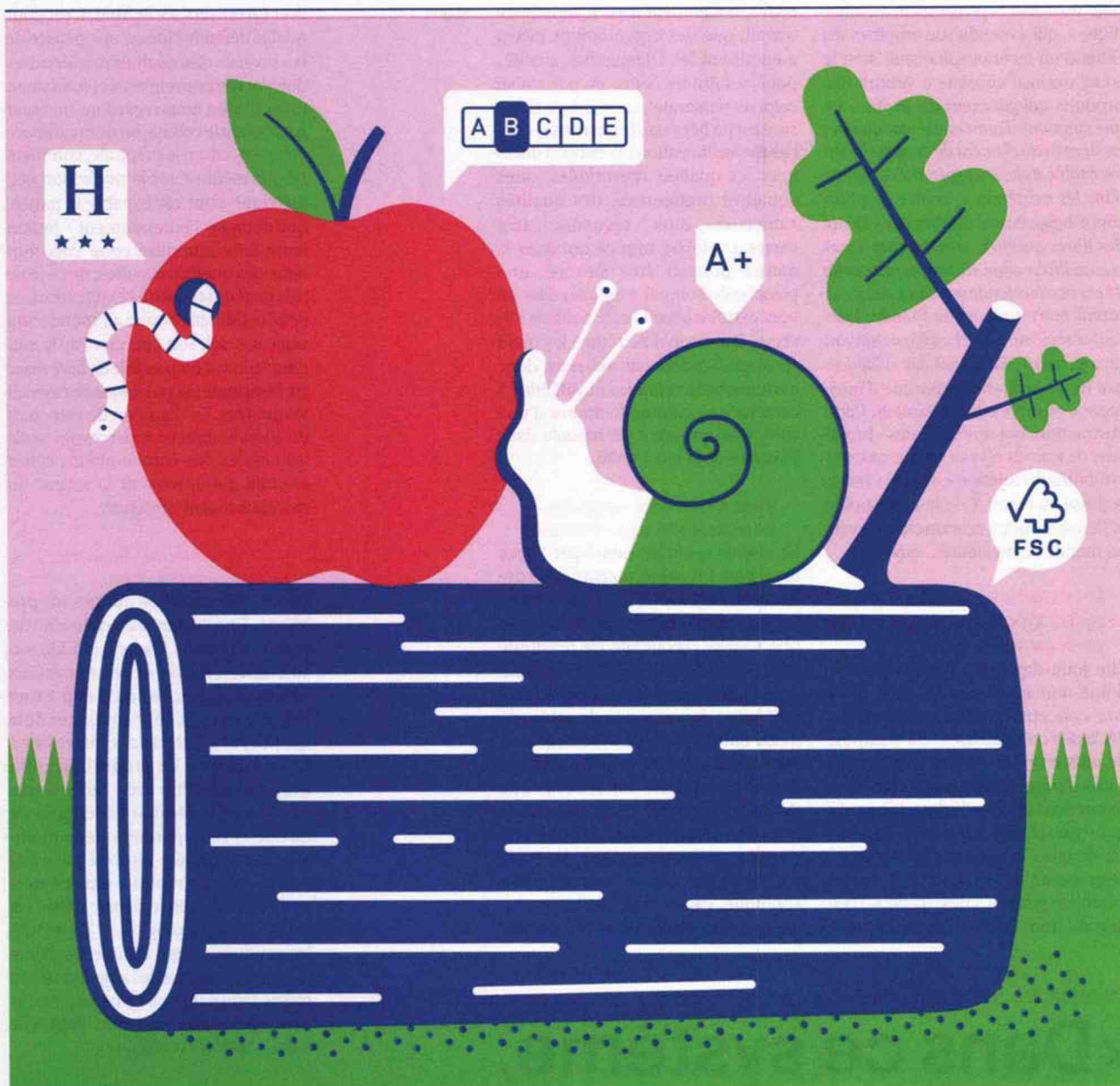




PENSER  
 VOYAGER  
 DÉCOUVRIR

# AUTREMENT



## Noter moins, vivre mieux

*La qualité, ce n'est pas la multiplication des normes et des labels! Pour faire reculer le règne du «merdique», le philosophe **Pascal Chabot** appelle à une révolution «qualitariste».*

Cet été, la qualité des eaux de baignade a alimenté les gazettes locales et a fait l'objet d'un énième classement: la France se place au 17<sup>e</sup> rang européen, a-t-on appris courant juillet. L'air comme les aliments, l'environnement sonore des villes ou l'isolation des bâtiments, la vie au travail, les services publics... Quantité de secteurs sont aujourd'hui passés au crible d'une «qualité» qui fait l'objet de »



» labels, de certificats, de normes, de contrôles, etc. Celle-ci occupe une place de plus en plus grande dans les sociétés post-industrielles. Comme pour exorciser la progression du « merdique », qui a étendu son empire sous l'effet d'un technocapitalisme dont le souci exclusif consiste à vendre des produits qui génèrent du profit. « *En une vingtaine d'années, [le mot qualité] est devenu un élément de langage incontournable dans les professions comme dans les existences* », relève le philosophe belge Pascal Chabot dans *Traité des livres qualités*, son dernier essai. « *La qualité, comme le temps, fait partie de ces notions fondamentales qui structurent notre rapport au monde. Elles sont le socle sur lequel s'édifient nos univers mentaux. Elles sont des évidences que la vie ordinaire s'épargne d'interroger* », observe encore l'auteur. Cette abstraction, qui renferme des « brouillons de grands rêves » autant que des « volontés de sujétion », Pascal Chabot la passe au rayon X de la philosophie et s'en sert pour tracer un chemin vers un monde de meilleure... qualité.

**De l'eau qu'on boit jusqu'à l'air qu'on respire, la qualité est évaluée partout. Est-ce une bonne chose ?**

Elle joue dans nos sociétés le rôle d'une nouvelle figure du bien. Face aux concepts anciens, aujourd'hui déclassés ou relativisés, elle s'impose de plus en plus souvent dans les discours comme un élément positif. Nous vivons dans un monde tissé de normes et de contrôles qualité, et c'est heureux car de telles évaluations sont d'abord l'expression d'une volonté d'amélioration, en général suivie d'effets. C'est flagrant dans le domaine de la médecine,

mais aussi dans celui des communications informatiques, qui facilitent les échanges à distance. C'est donc une notion féconde, même s'il arrive, notamment dans le monde du travail, que des organisations instrumentalisent les « démarches qualité » pour réduire les coûts, en particulier celui du personnel. Ce règne de la mesure est un héritage de Descartes, dont l'immense invention a consisté à distinguer les qualités mesurables, dites « qualités premières », des qualités subjectives, dites « secondes ». Descartes a valorisé tout ce qui dans la nature pouvait être mesuré, une planche de bois par exemple, dont on peut extraire la taille et le poids. A l'inverse, il a disqualifié toutes les qualités appréhendées par nos sens, donc extrêmement relatives et difficiles à caractériser, comme le timbre d'une voix. C'est un point de bascule dans l'histoire de la modernité.

**Il faut réapprendre à apprécier les qualités offertes par la nature ?**

Le monde artificiel, pensé par l'homme et pour l'homme, nous a fait perdre le contact avec les qualités naturelles. La majorité de la population occidentale touche davantage de plastique que d'écorce d'arbre, de fibres synthétiques que de végétaux, de papier que de feuille, de verre que de sable, de métal que de pierre. La technique est devenue si importante qu'on s'extasie davantage devant un iPhone que devant un escargot ! Ce divorce d'avec la nature a été entendu comme une tragédie par le romantisme. Je ne me reconnais pas dans ce courant philosophique, car nous avons beaucoup gagné à nous « artificialiser ». C'est tout

**À LIRE**  
**Traité des livres qualités,**  
éd. PUF, 404 p.,  
19,90 €.

de même grâce au progrès technique qu'on peut se chauffer l'hiver ! Mais l'obsession de la qualité technique poussée à l'extrême risque d'engendrer un univers sec et froid. C'est pourquoi je défends l'idée d'une pensée de la « saveur » : les qualités mystérieuses doivent rester premières et fondamentales. Quand nous regardons un escargot, devant le colimaçon de sa carapace et la perfection de sa spirale, comment ne pas méditer sur la perfection géométrique dont est capable la nature, qui dépasse l'entendement ? Je souhaite faire entendre cette voix lointaine des qualités occultes, de ce je ne sais quoi qui résiste à l'explication, ce petit résidu qui donne au monde son sens, son sel, son charme. Par la contemplation, il est possible de faire resurgir l'énigmatique puissance de ces vieilles qualités. Le diapason de cette part du monde difficile à percevoir, seuls les artistes, les contemplatifs, celles et ceux qui éprouvent la saveur du monde peuvent l'entendre.

**Vous refusez de faire le procès des qualités artificielles...**

Ce ne sont pas elles qui posent problème. Une voiture est admirable depuis ses pistons jusqu'à son klaxon, son électronique et ses matériaux composites. L'écueil qu'il faut à tout prix éviter, c'est de se contenter de la qualité restreinte sans s'intéresser à toute la chaîne de production : dirait-on encore d'un très beau tirage photo que le résultat est de grande qualité si l'on apprend que le photographe n'a pas été rétribué pour son travail, que le graphiste a passé trois mois d'enfer, que le papier utilisé est un scandale écologique ? De même, les produits gorgés d'huile de palme peuvent être agréables au goût mais en même temps nuire à l'environnement. Bref, une qualité restreinte peut, elle aussi, s'avérer « merdique » !

**Le « merdique » est un concept-clé de votre livre. Pourquoi ?**

Je n'ai pas trouvé de synonyme à ce terme familier ! C'est par exemple un tournevis à la pointe friable, usiné pour être vendu au plus bas prix. Une aberration technique, mais aussi écologique et commerciale, une dépense de main-d'œuvre, de métal, de plastique, de transport pour le fabricant, et d'argent pour le client. La famille du merdique est innombrable : vin

**« Dans ce système, on ne cherche plus à créer des objets de qualité mais des produits vendables. »**


**PASCAL CHABOT**

1973

Naissance à Liège.

2000

Thèse de doctorat sur la philosophie de Gilbert Simondon au FNRS, Université libre de Bruxelles.

2010

Chargé de cours à l'Ihecs (Institut des hautes études des communications sociales), à Bruxelles.

2017

Exister résister. Ce qui dépend de nous (éd. PUF).

coupé à l'antigel, nuggets de poulet en contenant 3 %, implant mammaire à la membrane poreuse, etc. On ne peut passer sous silence qu'il y a des voitures de merde, des journées, des repas, des théories de merde, des relations de merde, et même des vies de merde... Une telle situation est le résultat d'un certain technocapitalisme fondé sur le seul goût du profit. Dans ce système, on ne cherche plus à créer des objets de qualité mais des produits vendables, comme ces jouets qui attirent le regard des enfants mais atterrissent à la poubelle dès le lendemain.

**L'ennemi de la qualité, c'est donc le technocapitalisme ?**

Je m'inscris en faux contre les conceptions qui cherchent à distinguer une grande figure du Mal. Il me semble inutile, presque puéril de voir dans le technocapitalisme le pourvoyeur de tous les maux du monde. Mieux vaut essayer de comprendre quel rapport se noue entre l'argent et la qualité. Karl Marx affirmait que l'argent peut acheter toutes les qualités, qu'il permet à celui qui est laid de devenir beau, à l'estropié de marcher. Et il trouvait cela scandaleux. Sauf à tomber dans une lecture morale, on pourrait au contraire saluer cette puissance émancipatrice de l'argent. Si une personne peut trouver par la chirurgie esthétique le moyen de s'embellir, tant mieux pour elle. Le problème, c'est que l'argent est parfois aussi vecteur de merdique, comme dans le cas des subprimes. Pour désigner cette capacité de détérioration, de destruction, on parle de cupidité. C'est l'idée d'accumuler pour accumuler que l'on re-

trouve dans le mythe de Midas, où tout ce qui est touché se transforme en or, si bien que les paysages deviennent des déserts brillants et les humains des froides statues.

**Que vous inspire l'idée de sobriété ?**

La sobriété est bien sûr nécessaire pour freiner cette névrose de la maximalisation en matière de consommation, de profit, de transport aérien... Sans oublier la voiture, qui a créé autour d'elle une civilisation de béton et de macadam : des automobiles, il en existe actuellement plus de un milliard sur Terre, et chaque seconde trois nouveaux véhicules sortent des usines. Mais quel sens y aurait-il à parler de sobriété dans une maternité ? A lui seul le discours de la décroissance ne me semble pas motivant, car l'humain est aussi un être de progrès. Je préfère parler de croissance de la qualité, ce qui permet par la même occasion de dépasser l'opposition stérile entre technologie et écologie. De fait, un matériau peut être généré par une technologie complexe, comme des sacs issus d'un raffinement de fibres végétales, tout en ayant un impact moins négatif que le plastique pour l'environnement.

**Comment faire en sorte que la qualité ne soit pas le privilège de quelques-uns ?**

Un des grands défis du XXI<sup>e</sup> siècle est d'éviter que la qualité ne génère un nouvel élitisme, une prospérité en vase clos qui ne bénéficierait qu'à un groupe d'individus, au détriment des existences misérables vivant de l'autre côté de la vitre. L'habitude séculaire d'externaliser le merdique a

pris naissance lors des colonisations, et n'a pas disparu avec le technocapitalisme, qui a toujours tendance à développer les activités polluantes le plus loin possible des pays nantis. Ces usages dominés par l'égoïsme et le quant-à-soi nourrissent les inégalités. Mais ce ne sont pas les seuls possibles. Il importe de changer les mentalités afin de construire un monde ouvert sur les autres plutôt que des enclaves high-tech. Une nouvelle culture est en train d'émerger. Elle exige de prendre soin de la qualité de vie, une vie qui soit non seulement humaine mais aussi animale et terrestre. Le pari du qualitarisme est ainsi celui du lien : le vécu d'un employé n'est pas indépendant de celui de ses collègues, de même que la qualité de la terre que cultive un agriculteur dépend des terres alentour. Au-delà des bons sentiments, c'est une question d'intérêt bien compris.

**En appeler à un changement de mentalité, n'est-ce pas un peu incantatoire ?**

C'est toute la fragilité de l'éthique, qui a quelque chose d'un « pari sur la sincérité », avec un aspect désarmé, non contraignant. A la différence de la morale, l'éthique laisse libre. La dimension du choix y est importante. Nous sommes fondamentalement responsables. La transition qualitariste ne peut pas devenir dogme ni coercition : une mentalité ne se dicte pas. En tant que philosophe, j'ai confiance dans le pouvoir émancipateur de la connaissance humaine, que je crois capable de susciter un éveil, une maturité. Après, il n'en est pas moins du devoir de la politique de prendre en compte la qualité de vie des citoyens en préservant leurs libertés, pour accompagner le changement.

Propos recueillis par **Marion Rousset**  
Illustrations **Vincent Godeau**  
pour **Télérama**